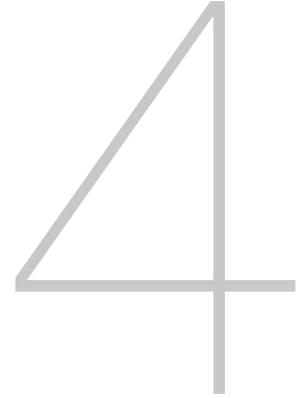


Le premier jour, quand ils sont arrivés au bateau, la liaison entre l'île et le continent était coupée. Ordre du gouvernement.

Libre cours



Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

UNE EXPÉRIENCE D'ÉCRITURE ET DE LECTURE SUR LES RÉSEAUX

UN CÉNACLE

PAR VINCENT VILLEMINOT

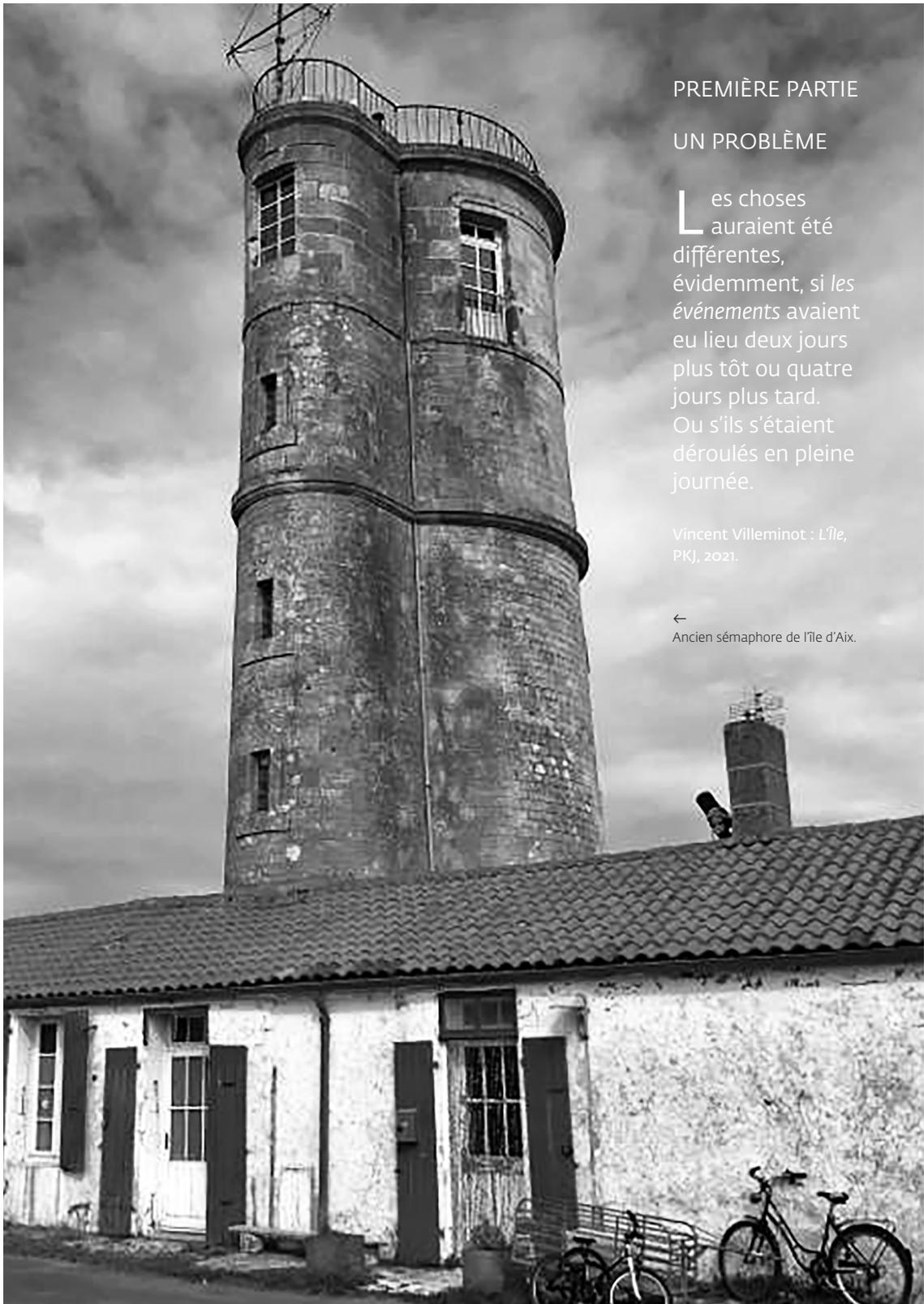
À un peu moins de 50 ans, il a déjà publié plus d'une cinquantaine de livres, une œuvre qui s'adresse aux adultes et/ou aux jeunes. Son avant-dernier titre *Nous sommes l'Étincelle* a reçu le prix du roman d'Écologie, et son œuvre est régulièrement saluée par la critique.

Peut-être faudrait-il moins parler des livres que les lire, ensemble... Au terme de quelle expérience Vincent Villeminot arrive-t-il à cette proposition ? Ça débute par un séjour sur une île, se poursuit avec une initiative risquée du romancier suivi dans l'aventure par son éditeur. Au final jamais aucun de ses romans n'a été lu en même temps par autant de monde – et surtout, jamais autant de monde n'a eu conscience de lire en même temps que les autres...

Entre janvier et mars 2019, j'avais bénéficié d'une résidence d'écriture dans le sémaphore de l'île d'Aix, pour l'écriture d'un roman : je voulais le situer dans une petite île, habitée à l'année, et que j'imaginai coupée du continent par une catastrophe. Le but initial était la création d'un isolat pour observer une communauté de 150 habitants, et parmi elle, d'une bande d'une demi-douzaine d'adolescents confrontés à l'obligation de se réinventer en autarcie.

J'ignorais tout à fait où me mènerait ce récit – utopie ou horreur, T. More ou W. Golding ? – mais c'est ainsi que je procède, j'invente les circonstances, un dispositif réaliste, puis je crée des personnages aussi consistants que possible, et qui vont me permettre de passer du stade des hypothèses à l'expérience *in vivo* (quoique fictionnelle). Si les personnages sont assez vivants, incarnés, alors ils m'échappent, me surprennent, me permettent d'apprendre des choses imprévues sur la communauté humaine.





PREMIÈRE PARTIE

UN PROBLÈME

Les choses auraient été différentes, évidemment, si les événements avaient eu lieu deux jours plus tôt ou quatre jours plus tard. Ou s'ils s'étaient déroulés en pleine journée.

Vincent Villeminot : *L'île*, PKJ, 2021.



Ancien sémaphore de l'île d'Aix.

En mars 2019, j'avais mené mon enquête sur les façons concrètes dont l'endroit pourrait s'organiser pour se suffire, un temps – j'avais des éléments de réel assez solides pour avoir entamé le roman. Mais en quittant l'île, je compris vite que j'aurais du mal à l'écrire hors d'elle.

Je laissai ce début de texte en friche, comme beaucoup d'autres mort-nés.

Un an plus tard, au premier soir du confinement de mars 2020 – c'était un mardi – je songeai en regardant les fenêtres de mes voisins s'allumer au-dessus d'une rue déserte qu'on ne pouvait se contenter de faire coexister pendant des semaines des îlots, autarcies, espaces clos et étanches les uns aux autres ; qu'il fallait dessiner des archipels ; et offrir aussi à mes lecteurs et lectrices adolescents ce « quart d'heure de lecture » expérimenté dans nombre de collèges, qui rassemble tant d'expériences solitaires de littérature dans un temps partagé.

Dans la nuit du mardi au mercredi, je relus cette entame de roman débuté dans le sémaphore.

Le mercredi matin, je proposai à mon éditeur chez PKJ, Xavier d'Almeida, de m'appuyer sur cette histoire, soudain d'une actualité neuve, pour publier gratuitement sur « les réseaux » un feuilleton pendant tout le confinement (nous ignorions alors sa possible durée), à raison d'un chapitre par jour. Titre provisoire : *L'île*.

Le jeudi, nous annoncions la chose sur les-dits « réseaux ».

Le vendredi, nous publiions à 18 h le premier chapitre sur un lien Calaméo, offrant lecture en ligne, et téléchargement pour les enseignants qui voudraient le proposer sur ces « espaces numériques de travail » devenus leur lien principal avec leurs élèves cloîtrés.

Le samedi et dimanche, grâce là encore au travail de la maison d'édition, plusieurs médias d'audience nationale s'en faisaient l'écho. Le dimanche soir, il y avait 9 000 lecteurs et lectrices au rendez-vous de 18 h. La fidélité ne se démentirait pas, pendant les cinquante jours suivants.

Le 8 mai, nous avons publié numériquement un feuilleton de 500 pages.

Presque aussitôt, je me suis rendu compte que le feuilleton n'obéissait pas au rythme, aux lois, aux mêmes appétits de lecture et aux mêmes enjeux que le roman – qu'il fallait reprendre toutes les pages que je pensais déjà bouclées.

Rapidement donc, nous nous sommes retrouvés avec 48 h d'avance sur les lecteurs, à écrire entre 15 h et 18 h par jour, à éditer toutes les nuits, à mettre chaque chapitre en voix et en musique en 12 h (mes filles confinées avec nous avaient pris en charge une version audio du feuilleton).

J'écrivais bien entendu en écho avec l'époque. Mon travail se focalisa plus encore que je ne l'avais prévu sur l'incertitude et la peur, ce qu'elles produisent dans une communauté.

Bien entendu, la fatigue, la vitesse d'écriture, ont donné à ce feuilleton des faiblesses, des lan-gueurs, des défauts que nous avons dû corriger, avec mes éditeurs, quand nous avons décidé de publier une version papier de *L'île*, un an plus tard.

Mais l'écriture feuilletonesque, ses enjeux et ses limites, ne sont pas mon propos ici.

Ce qui a été vécu, pendant ces cinquante jours, a été résumé début mai 2020 (à la fin de ce feuilleton) par Maëlle Sagnès-Decamp, bibliothécaire et organisatrice de salons littéraires, comme « *ce que les réseaux peuvent offrir de meilleur en matière de partage de la littérature* ». Ce bilan pouvait tenir alors à la ferveur et à l'émotion des au-revoir, des effusions. Mais aujourd'hui, 18 mois plus tard, je souscris toujours à cette analyse, en la nuancant : « *partage de la lecture* », écrirais-je plutôt.

Ce qui a été vécu, qu'est-ce ?

Ce fut (outre les milliers de lectures quotidiennes) la formation d'un cercle, d'un cénacle de 50, 100 personnes selon les soirs, de 400 les derniers soirs, qui se retrouvaient à 18 h précises, sur ma page Facebook, pour « faire » ensemble le lancement du nouveau chapitre.

Présence inutile, gratuite : chacun avait le lien numérique qui s'actualisait tous les jours. Chacun, chacune pouvait lire seul, quand il ou elle le souhaitait.

Très vite, des rituels s’instaurèrent pourtant entre nous : tel avait la charge d’annoncer la publication, telle de faire le premier commentaire, les vendredis devinrent « bloody Friday », jours redoutés de violences romanesques. Des habitudes se prirent, certaines publiaient chaque soir en commentaire une critique détaillée de leurs émotions, d’autres émettaient des hypothèses, défendaient l’innocence d’un personnage, se constituaient en « syndicat de défense » d’un autre... Le silence subit de tel ou telle parmi nous inquiéta, on prit des nouvelles, on apprit les soucis de santé d’une qui nous était auparavant inconnue... Des plaisanteries récurrentes, des complicités entre lecteurs, lectrices, des gimmicks survinrent.

Expérience sociale s’il en fut, alors qu’on met (que je mettais) volontiers des guillemets au « social », quand il s’agit de qualifier les réseaux.

Que s’était-il vraiment passé ?

L’écriture demeura tout du long un exercice solitaire : je n’ai jamais tenu compte d’aucun avis, d’aucune autre impatience que ceux de mes éditeurs, à qui je me fie et qui m’accompagnaient. Il ne s’est jamais agi d’une coproduction avec les lecteurs, les lectrices.

En revanche, quelque chose dans le dispositif me rapprochait d’une expérience de spectacle vivant. C’est la responsabilité de savoir que tous les soirs, 4 000 lecteurs et lectrices, l’équivalent d’un Zénith de province, attendaient « la suite » sur le lien calaméo qui m’a fait persister lorsque l’écriture était surtout affaire d’endurance (même si nous avons progressivement instauré les dimanches, puis les samedis sans chapitre, pour « tenir le coup »). Plus important encore, il y avait les quelques dizaines de personnes avec qui j’échangeais quotidiennement, sur ma page Facebook cette fois, et envers lesquelles je me sentais redevable.

Et tous les soirs également, à la longueur du silence de lecture de « mon » petit cénacle, aux réactions qui s’ensuivaient, surprises, émues, enthousiastes, sidérées, je pouvais saisir l’effet d’une scène, d’un chapitre – comme un comédien, un chanteur peut mesurer ses effets sur les planches – et sans doute ai-je eu tendance à en

tenir compte plus ou moins consciemment pour la suite du roman.

Situation sans rapport avec l’écriture romanesque ordinaire, qui est exercice solitaire de longue haleine, d’incertitude longue et de brouillard durable.

Mais l’expérience la plus déterminante pour moi fut de constater les conséquences d’une lecture partagée au long cours.

Sur chacun.

Sur nos liens.

La lecture prit alors une fonction cordiale, et parfois de consolation – nous étions ensemble, nous faisons ensemble quelque chose, en lisant de concert ; nous lisions la même chose, en même temps...

Notre lieu de vie commun, nous qui n’avions rien en commun, c’était l’île – c’était la lecture.

Chacun, chacune, s’attachait ou se détachait, vivait les mêmes tribulations en même temps, s’inquiétait, pleurait des morts, les enterrait ensemble (trois enterrements dans ce roman, peut-être parce que deux lectrices m’avaient écrit leur peine de ne pas avoir pu enterrer leurs très proches). Jamais aucun de mes romans n’a été lu en même temps par autant de monde – et surtout, jamais autant de monde n’a eu conscience de lire en même temps que les autres.

Expérience partagée.

Et moi-même, j’expérimentai que j’étais pour une fois presque sur un pied d’égalité avec mon cercle de lecteurs, finalement agité des mêmes émotions, chagrins ou espoirs à l’endroit des protagonistes, ne disposant que d’une très courte avance sur lui. Je m’explique : pour qu’un roman finisse par s’écrire, il faut à un moment que les personnages prennent vie, s’autonomisent, posent des énigmes et dictent leur vie à l’auteur. Qu’ils suscitent chez lui admiration, chagrin, déception. Bref, qu’il devienne lecteur, en un sens. Dans ce moment déterminant où les personnages se mettent à « vivre leur vie », je n’avais que peu d’avance sur mes lecteurs et lectrices, me posant les mêmes questions, sans y avoir encore répondu (comme c’est d’ordinaire le cas) au moment où ils lisaient.

Ce processus égalisa nos statuts, me semblait-il : je ne me sentais plus parmi eux comme distingué, mais au contraire dans une grande familiarité, affectueuse, d'une parfaite courtoisie, avec des inconnus qui lisaient quelques heures après que j'ai relu pour retravailler ; qui éprouvaient concernant l'île des doutes, des inquiétudes qui m'éprouvaient aussi. L'auteur devenait l'un des membres du cénacle – et ce récit, *work in progress* partagé, devenait « le nôtre », nonobstant le fait qu'un seul parmi nous l'écrivait.

Les liens tissés avec ces quelques dizaines de lecteurs et lectrices, tous adultes (Facebook est un réseau social de « vieux »), parfois « professionnels » (bibliothécaires, profs-docs, libraires, organisatrices de salons...), je constate aujourd'hui qu'ils perdurent.

Ils relèvent de l'expérience vécue ensemble, de l'aventure commune.

Nous nous sommes rencontrés ou retrouvés depuis, pour certains et certaines, inconnus ou déjà amis avant tout cela.

Cette « aventure » vécue sur des réseaux a donné à chacun de ceux et celles-là une intimité singulière avec moi, et entre eux ; une liberté dans nos échanges plus grande que celle que je rencontre en contact direct dans les salons, où la position de chacun (l'auteur assis, le lecteur debout, la table et les ouvrages à dédicacer entre nous), nos timidités, nos incapacités, la place immanente donnée à « l'auteur », la conception du livre comme résultat d'une « inspiration » et non comme « ouvrage », instituent une distance.

La littérature est une expérience de l'ordre de l'intime, une « chose » qui se fabrique et/ou survient à deux – dialogue entre un auteur/une autrice et un lecteur/une lectrice par le truchement d'un livre. De plus en plus, je suis convaincu de la nécessité de respecter ce *truchement*. Je pense qu'en tant qu'auteur, on ne doit pas s'expliquer, qu'on doit au contraire se taire sur ses intentions, ce qu'on visait en tentant tel texte. Sinon, ce serait surévaluer l'auteur, et sous-évaluer le rôle du lecteur, dans le processus littéraire – ce serait lire à la place du lecteur, lui dicter une lecture.

Le livre, le roman suffisent. Et j'ai pris le parti cette année de faire une pause dans les rencontres.

Mais ça ne retire rien à la joie d'être ensemble – plaisir de lecture et non de littérature, si je poursuis mon distinguo. Je suis convaincu après cette expérience que la lecture peut se vivre comme une expérience sociale, et socialisante, de communion – cela se vit, déjà, dans le secret des chambres d'enfance, où le moment de lecture partagée est une expérience cordiale ; puis parfois dans des cercles dédiés à ce plaisir, mais beaucoup plus rarement à l'adolescence ou à l'âge adulte.

La lecture commune crée des liens entre lecteurs, lectrices.

Entre un auteur et ses lecteurs.

Cette expérience de lecture partagée, les réseaux m'ont permis très exceptionnellement d'y prendre part, en tant qu'auteur (c'est-à-dire à ce moment en tant que relecteur laborieux de mon propre texte) tandis que j'écrivais. Ce fut un privilège intimidant, exaltant et souvent d'une grande douceur. Et peut-être faudrait-il que ce soit ces moments que privilégient les manifestations organisées autour du livre ; peut-être faudrait-il moins parler des livres que les lire, ensemble ; à voix haute ou à voix basse, mais en même temps, ensemble ; voire pendant qu'ils s'écrivent. ●

